



Le Monde

www.aden.fr retrouvez tout aden sur fnac.com

BERLIN

OMER FAST, CITOYEN D'UN MONDE QUI CLOCHE

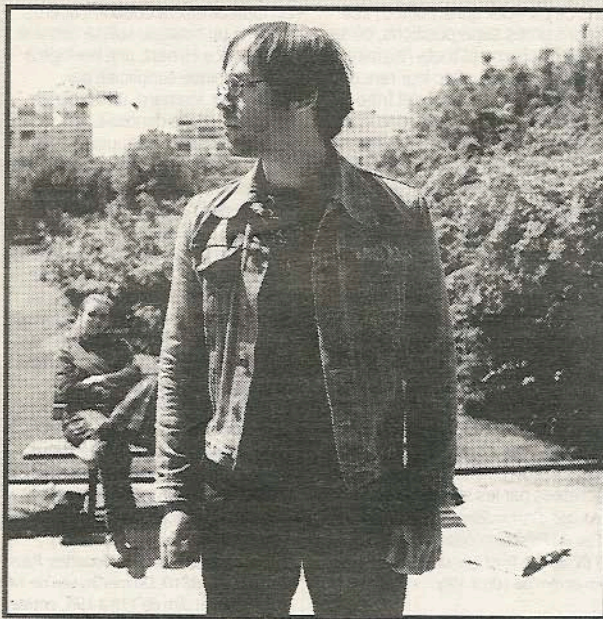
D'Israël où il est né à Berlin où il vit, en passant par New York où il a grandi, le plasticien interroge les incohérences, les paradoxes et les aveuglements de l'Occident. Politique, forcément.

aden : Vous travaillez beaucoup la question de la langue. D'où vient cet intérêt ?

Omer Fast : J'ai vécu de manière assez forte le déménagement de ma famille, d'Israël vers New York. J'étais adolescent, période où tu ressens tout de manière plus aiguë, tu es très impliqué dans tes propres romances. C'est à ce moment-là que j'ai dû m'approprier l'anglais, ce qui m'a poussé à me poser cette question du langage, notamment dans mon premier travail : une installation vidéo où j'imitais les sons d'une banlieue américaine. Il s'agissait pour moi, sans ironie, de mimer ce processus d'appropriation d'une langue, d'une culture, en mettant en place une situation où interfèrent l'individuel et le collectif. D'explorer les limites de mon corps. De réfléchir à ce moment de la vie, quand tu deviens adulte, où tu cherches à disparaître dans ton environnement.

On retrouve les mêmes préoccupations dans votre démontage-remontage de CNN. Je voulais juxtaposer au discours médiatique une narration personnelle, un monologue intérieur comme on peut en avoir devant un film. Pendant deux ans, j'ai collecté et découpé les images de CNN, jusqu'à avoir une banque de données de 10 000 mots. Puis j'ai essayé de construire un texte, mais le déclin n'est venu qu'avec le 11 septembre : CNN a été comme une thérapie nationale. Pendant deux semaines, une fenêtre s'est ouverte, où toutes les choses d'habitude cachées sont venues à la surface. J'ai compris alors que la question essentielle était : comment gérer la mort, son industrie fétichiste ; comment la décrire, la contenir, la rendre plus présentable, et en même temps la repousser, l'éloigner de nous. La fenêtre s'est vite fermée, mais mon texte était fait. **Cette exposition est très liée à votre histoire personnelle, notamment l'installation Berlin Hura, qui explore la notion de déracinement.**

Elle est basée sur le parcours de ma grand-mère : une histoire typiquement juive, qui me permet d'explorer les conséquences du déplacement sur la mémoire ; celles de l'histoire sur le présent. C'était une famille allemande riche, pleine de réussite, qui, au début des années 1930, a tout abandonné à Berlin pour partir en Palestine, et échouer. L'histoire d'un déplacement radical. Pas nécessairement un choix, mais plutôt une nécessité : la survie. Même si mon arrière-grand-père était un vrai sioniste. La famille a tout perdu, ne lui reste qu'une terre achetée dans les années 1930, dont on sait à peine où elle se trouve, dans le désert du Néguev, et qui est habitée par des Bédouins. Ma grand-mère ne laissera jamais tomber



Omer Fast : « Le 11 septembre, une fenêtre s'est ouverte, où toutes les choses d'habitude cachées sont venues à la surface. »

cette terre, elle en paie toujours les taxes, mais elle sait aussi qu'elle n'en fera jamais rien. C'est comme une métaphore : pleine d'amertume, elle reflète la complète ambivalence de ce sentiment de propriété, qui ne s'exerce qu'à travers des pratiques bureaucratiques, et non par le travail ou l'occupation. **Diriez-vous que ce travail est politique ?** C'est impossible de ne pas être politique, dans ce pays. Mais dans la contradiction. Cette société est bourrée de paradoxes, et la politique leur est très liée. Je voulais interioriser cela dans ma pièce, le dualisme omniprésent dans l'histoire du pays. Alors tout se dédouble : les paysages, les narrateurs. **Pourquoi avoir doublé le récit avec un acteur ?**

Il donne un élément d'aliénation, d'ambivalence, qui magnifie encore plus ces contradictions. Ce qui est fou, c'est qu'il a, lui aussi, une relation particulière à l'histoire : il était soldat nazi, et il a appris l'anglais dans un camp de prisonniers. C'était une rencontre très intense : il n'était pas obséquieux, ne s'excusait pas, se montrait sans révérence. Mais il voulait comprendre le travail. Après la guerre, il est parti à l'Est, car il était socialiste. Un soir, en roulant avec lui sur l'immense allée Karl-Marx-Allee, à Berlin, pleine de tous les signes évidents du capitalisme, j'ai compris comment il pouvait être si sensible à cette idée d'échec d'une utopie. Même s'il trouvait toujours que c'était une belle idée de vouloir construire une société nouvelle.

Le fait de vivre aujourd'hui à Berlin a-t-il influencé votre travail ?

Ce qui m'intéresse surtout là-bas, ce sont les vides : à New York, un building absent est un échec. Pas à Berlin : il reste une présence, dans tous ses vides. C'est triste, mais c'est une tristesse qui me rend heureux.

Propos recueillis par Emmanuelle Lequeux

■ Omer Fast jusqu'au 27 juillet à GB Agency, rue Duchefdelaville, Paris 13^e. Du mar au sam de 14h à 19h ; entrée libre.